

Le Hameau de Gruchy

Juin 1944

Mémoires de Raymond POUCHIN

Au cours de conversations que nous avons sur le débarquement, en famille ou lors de réunions entre amis, j'ai souvent été sollicité pour rédiger un témoignage sur les événements extraordinaires et sans précédents que nous avons connus en Normandie.

Pendant ma vie professionnelle et publique je n'ai pas disposé du temps nécessaire à la réalisation d'un tel écrit. C'est donc à la retraite que j'ai décidé de faire ce travail.

Tous les témoignages écrits sur le débarquement dans notre région insistent sur les actions menées par les canadiens, leur sacrifice héroïque, leur bravoure et leur volonté de chasser les troupes nazies hors de France pour les anéantir dans leur propre pays. Onze mois fut le temps nécessaire à cette victoire totale. On y mentionne aussi, bien sûr, les sacrifices et multiples souffrances endurés par les civils ainsi que leur longue attente de la libération qui allait prendre fin le 6 juin 1944.

Dans tous les villages du bord de mer et jusque dans les hameaux les plus retranchés, nous avons connu des événements inoubliables. Dans les ouvrages historiques, il est souvent question de l'abbaye d'Ardenne, d'Authie, de Buron et de Carpiquet où les combats, du 6 juin au 8 juillet 1944, furent d'une violence inouïe.

Tout près de ces villages, au hameau de Gruchy, je m'occupais de deux fermes donc celle de ma future belle-mère, Mme HUARD. Le front s'était établi au Nord de notre hameau, l'isolant de la commune de Rosel. Dès lors, la petite population de Gruchy fut coupée du reste du monde, sans nouvelles. Nous nous sommes tous réfugiés dans la cave du manoir de Mr LEFEBVRE. Ses fondations solides et ses murs épais de 80 centimètres nous rassuraient. Nous allions y vivre pendant 27 jours, endurant les peurs, les privations, la faim, les poux et la dysenterie. Cependant, l'espoir de la libération, si fort en chacun de nous, nous permit de supporter tout ceci.

MARDI 6 JUIN 1944

A cinq heures du matin, je suis réveillé par un bruit sourd ressemblant à celui du tonnerre. Je suis surpris car la veille le temps n'était pas à l'orage. Le bruit est continu. J'ouvre la fenêtre. Dans la rue Sainte Anne, des gens de Gruchy observent le ciel : toutes sortes d'objets volent lentement. On pense que la canonnade ne va durer que quelques heures. Pourtant, un grondement encore plus intense, mais atténué par la distance, semble provenir d'Arromanches. Nous savons alors qu'il s'agit d'un débarquement sur un front de plusieurs kilomètres et non d'une attaque ponctuelle d'un commando.

Les commentaires vont bon train. Tout le monde est heureux mais nous plaignons les habitants des zones côtières. Nous savons que les allemands terrés dans leurs blockhaus vont résister. Depuis deux ans déjà ils vantent le mur de l'Atlantique, mais nous pensons que dès que les alliés auront envahi la plaine, les allemands seront vaincus.

Comme tous les matins, je vais soigner les animaux de la ferme dont j'ai la charge. On raconte qu'il est dangereux de circuler. Je me rends tout de même à Rots, à travers la plaine pour acheter du pain.

Il est 10 heures du matin et on m'informe que les troupes alliées sont à Bernières sur Mer. On entend d'ailleurs toujours des explosions qui laissent supposer sur le débarquement est une réussite. Dans le ciel, les avions alliés par groupe de quatre surveillent en permanence l'arrière de la bataille.

A midi, après avoir soigné les bêtes, nous sommes à table lorsqu'un allemand se dirige vers la ferme. Ce soldat âgé d'une cinquantaine d'années est découragé. Il cherche ses camarades. Il a déposé son fusil et son casque pour me demander à boire. Je puise de l'eau et lui tends un verre. En me montrant les avions dans le ciel il me dit que la guerre est perdue car il n'y a pas un seul avion allemand. Il m'offre son fusil en échange d'un vélo ou d'un cheval. Je refuse en lui faisant comprendre que je ne suis pas un soldat. J'ai pu alors lire sur son visage la peur et le désespoir. Il est parti ensuite en me remerciant pour l'eau. Plus tard, en fin de journée, une auto blindée avec quatre allemands s'arrête pour me demander si j'ai vu leur camarade...

En soirée, les rafales des mitrailleuses et les explosions semblent se rapprocher. Nous décidons alors de mettre les animaux à l'abri dans l'étable et l'écurie.

Pendant toute la nuit les explosions tiennent la population éveillée

MERCREDI 7 JUIN

Vers deux heures du matin un avion allié attaque l'aérodrome de Carpiquet. Il est abattu et brûle.

Au matin, on apprend que les anglais sont proches de Gruchy. Je décide avec Mme HUARD de laisser les chevaux et les vaches dans la cour à l'abri.

Vers 10 heures, deux chars allemands prennent position à l'entrée de la ferme. Il y a quatre hommes. Le chef est blessé à la main et un soldat le soigne. Pendant ce temps un autre s'introduit dans la ferme et prend les deux pains achetés la veille. Ma future belle-mère finit par l'obliger, en s'accrochant de toute ses forces à son bras, à nous en laisser un. Le soldat cède lorsque son chef lui ordonne de pointer le canon du char entre Buron et Authie. Le deuxième char est à cinquante mètres contre la maison où habite Mlle Louise. Il tire une dizaine d'obus et les déflagrations font tomber les carreaux de la maison. Mlle Louise affolée sort en insultant les allemands. L'un d'eux la soulève de cinquante centimètres du sol, en la tenant par le col et lui donne un violent coup de pied dans le derrière ! elle s'enfuit alors se réfugier chez Mme Capelle.

Deux minutes plus tard, les chars font demi tour et s'enfoncent davantage dans le hameau. Je pense que les allemands vont bientôt riposter. Je conseille donc à Mme HUARD et ses deux filles Germaine et Simone (ma future femme) de nous éloigner des habitations. Nous nous cachons alors dans l'herbage de Mr Lefebvre, bien protégé par ses hauts murs. Pourtant il ne se passe rien et dix minutes plus tard les chars quittent le pays à toute allure en direction de Rots.

Vers midi, nous rentrons à la ferme pour prendre le repas. Peu de temps après, Gruchy reçoit ses premiers obus. Quelques maisons sur la petite place sont

éventrées. Quelques caennais blessés fuient les bombardements et arrivent à Gruchy pour se réfugier.

J'apprends alors de Mr Enouf (négoçant en spiritueux) que les troupes américaines sont au carrefour des « Quatre routes ». Nous décidons d'aller à leur rencontre. Il y a à cet endroit un herbage entouré de haies, derrière lesquelles environ deux cents hommes en kaki ont creusé des trous individuels. Il y a également une auto-chenille, munie d'une mitrailleuse, avec une étoile blanche peinte sur le côté. Quelle ne fut pas notre surprise en entendant ces soldats nous dire en français qu'ils étaient canadiens ! Nous serrons les mains de nos libérateurs et Mr Enouf m'envoie chez lui chercher deux bouteilles de cognac pour ces braves. De retour quelques minutes plus tard, un canadien s'approche de moi. Prenant les deux bouteilles, il m'annonce de mauvaises nouvelles : les SS de Carpiquet doivent contre-attaquer. Il me conseille donc de rentrer au plus vite chez moi car la bataille sera rude.

Très intrigué par ces déclarations, je monte dans le grenier situé au dessus de ma chambre et regarde discrètement par une trappe. C'est alors que je vois dans la plaine des chars et des véhicules de toutes sortes, soulevant un nuage de poussière, se diriger vers Buron et Saint Contest. Plus près, une soixantaine de soldats anglais, courbés avec leurs casques plats, se dirige vers Cairon. Descendant de mon poste d'observation, je réalise qu'une bataille se prépare et que les canadiens étaient bien informés.

Peu de temps après, un déferlement d'obus se fit entendre à Authie. La bataille dura trois heures et Gruchy ne fut pas épargné. En effet, des éclats d'obus arrivent dans la cuisine où nous sommes réfugiés, mais finalement, tout le monde est sain et sauf. Un cheval et quelques vaches sont blessés mais aucun n'est mort.

J'aperçois ensuite des chars dans la plaine, entre Gruchy et Saint Louet : deux semblent calcinés. Arrivé au village, j'aide Mr Leduc à transporter son père grièvement blessé dans sa maison : atteint au dos, il saigne et souffre horriblement. Mes mains collent à ses vêtements ensanglantés. Il crie à chacun de nos mouvements. Je me souviens que ce fut très pénible pour lui et déprimant pour nous. J'apprends aussi que dans la bataille, un char allemand passant très près de

la tranchée ou s'était réfugiée la famille Guillot, a failli tous les écraser. Malheureusement, leur fils Jean, âgé de neuf ans a le talon arraché par un éclat d'obus.

Nous mettons ensuite les chevaux et les vaches à l'abri, dans un herbage entouré de murs. Dans celui de Mr Lefebvre, face à sa cave, six chevaux seront tués. Leurs cadavres jonchent le sol début juillet lors de notre exode, dégageant une odeur pestilentielle. Malgré tout, la nature œuvre toujours ; en effet, des milliers de mouches se reproduisent sur ces charognes.

Les allemands ont repris Gruchy et nous craignons une nouvelle attaque militaire. C'est alors que nous demandons à Mr Lefebvre si nous pouvons nous abriter dans sa cave qui semble être l'endroit le plus sûr du village. Il accepte mais refuse de se joindre à nous, de peur d'être enseveli à cause d'une bombe. Cette nuit-là, nous sommes une trentaine installés sur des matelas à même le sol et sur de la paille. Plusieurs obus tombent sur Gruchy et des éclats parviennent dans la cave par les soupiraux, blessant ainsi Mme Quesnel au pied. Cette blessure ne lui laissera aucune séquelle fâcheuse.

JEUDI 8 JUIN

Au matin, les habitants restés chez eux viennent prendre de nos nouvelles. Tous ont eu très peur mais aucune victime n'est à déplorer. Certains parmi eux nous rejoignent ; seuls Mrs Lenoble, Onfroy, Solange et Mme Morin refusent de quitter leur maison. Cette dernière sera tuée le 17 juin. Dès lors, nous serons tous abrités dans la cave, avec des réfugiés de Caen : au total, environ 110 personnes, dormant recroquevillées par manque de place.

Dans la matinée, une dizaine de chars allemands prend position à cinquante mètres de la cave, au niveau du hangar à fourrage de Mr Lefebvre. Nous nous risquons à sortir pour demander à ces allemands s'il n'y a pas parmi eux un médecin car le petit Guillot blessé la veille, souffre atrocement et ne peut rester sans soins. Ils nous répondent qu'ils sont en guerre et qu'eux-mêmes ne peuvent être soignés.

Juchés sur la tourelle de leurs chars, jumelles à la main, ils observent vers Buron. Ils partent dans cette direction une demi-heure plus tard.

Je décide alors de soigner les volailles et constate que les chevaux, en bonne santé, sont toujours dans l'herbage. Par contre, les vaches et les veaux sont partis dans la plaine. C'est ainsi que quarante à cinquante bovins et quinze chevaux seront tués autour de Gruchy.

Dans l'après-midi, l'abbé Bourdon nous rend visite. A son retour il est arrêté. Hissé sur un char allemand, il est emmené à Buron pour être interrogé par un officier. Relâché, il rentre dans la soirée au presbytère. Je me souviens qu'à mon retour en septembre 1944 il m'a confié *« j'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée. J'ai beaucoup prié et je n'ai pas cédé. J'ai fait mon devoir envers mes paroissiens et en plus je n'étais pas un espion »*.

En soirée, je me rends à Rosel prendre des nouvelles de mes parents. Ils ont eux aussi subi des bombardements mais les dégâts ne sont pas comparables à ceux de Gruchy. Ici, les habitants se sont réfugiés dans les caves du château de Mr Blin, inoccupé depuis le 6 juin par les allemands. Ceux-ci sont pourtant encore nombreux à Rosel et cherchent de la nourriture partout : œufs, volailles, etc... il semble donc dangereux pour moi de retourner à Gruchy. Je décide alors de rester coucher au château.

VENDREDI 9 JUIN.

Les allemands ont quitté les lieux en laissant sur place environ 700 kilogrammes de biscuits secs. A mon départ de Rosel, ma mère m'en donne 30 kilogrammes dans un sac à blé. Celle-ci pense que Rosel est moins dangereux que Gruchy et que nous pourrions y être accueillis. J'en informe tout le monde à mon retour mais les habitants de Gruchy ne veulent pas abandonner leur maison.

Mr Enouf avait entreposé dans sa propriété des quantités importantes d'alcools. Ce jour là, un officier allemand complètement ivre, sachant que je parlais sa langue, m'oblige à l'y conduire sous la menace de son revolver. Sur place, un escalier descend à la cave. Il me demande où est l'alcool en tirant à droite et à

gauche. Ne sachant pas moi-même, je lui indique la gauche c'est-à-dire vers l'escalier. L'officier descend en titubant et j'en profite pour m'éclipser. A partir de ce jour, je pris la décision de ne plus jamais parler allemand. Les rares personnes qui comme moi parlaient cette langue firent de même.

Devant l'ampleur du pillage, Mr Enouf de retour de Rosel nous fait prendre plusieurs caisses de cognac et divers spiritueux. Nous les cachons dans les maisons ouvrières sous des fagots mais les allemands découvrent le stock. Nous parvenons tout de même à récupérer 60 caisses de 12 bouteilles de cognac, 2 bonbonnes de fine champagne, de l'eau de vie rhumée et quelques bouteilles d'anis, d'apéritifs et de digestifs que nous cachons tout près de la cave. Cette fois-ci les allemands ne les découvrent pas. Ils ne viennent d'ailleurs pas non plus fouiller notre cave, probablement à cause de l'atmosphère repoussant et irresponsable qui y règne.

SAMEDI 10 JUIN

La vie dans la cave s'organise progressivement. Nous récupérons dans les maisons tous les médicaments disponibles (teinture d'iode, pansements, eau oxygénée, aspirine, etc...) ainsi que les ustensiles de cuisine. Toutes les portes des maisons sont ouvertes puisque de toute façon les brèches dans les murs causées par les obus permettent l'accès aux habitations. Bon nombre de maisons ne sont plus que gravats : un mois plus tard il a en effet été dit que 90 % des maisons de Gruchy étaient irréparables et que 4000 obus s'étaient abattus sur notre malheureux hameau.

Ce samedi, quelques obus tombent sur Gruchy. Nous restons cloîtrés presque toute la journée dans la cave à écouter leur sifflement inlassable. Dans ces heures d'attente j'ai le temps de penser. Les bombardements aériens doivent être terribles : les sirènes donnent l'alerte, le ronflement des avions qui s'approchent, la peur qui s'empare de vous, la destruction terrible des bombes qui tombent en chapelet sont des moments affolants. Pour les survivants, il reste à découvrir les pertes de la famille ou des amis et l'ampleur des dégâts. Il faut alors maîtriser les incendies et dégager les personnes prisonnières sous les décombres. Ces horreurs vous

marquent pour la vie. Nous à Gruchy, nous ne connaissons pas tout ceci, toute la population du hameau étant bien protégée dans la cave. Malgré tout, l'insécurité y règne vingt quatre heures sur vingt quatre. Le sifflement des obus qui ne tombent pas sur nous suffit à engendrer une tension permanente. Lorsque nous pouvons sortir, nous nous couchons à terre au moindre bruit. Lorsque les tirs aveugles des alliés se font entendre, nous rejoignons la cave au plus vite. Dans notre région, chaque jardin, petit enclos et bon nombre d'herbages sont entourés de grands murs. Ceux-ci sont pour nous une protection providentielle. En dehors de blessés du 7 juin, et de la mort de Mme Morin le 17 juin, nous n'avons à déplorer aucune perte.

En fin de journée, Mr Jeannette me propose de retourner à Rosel chercher des biscuits. Nous remettons ceci au lendemain car la nuit arrive et il nous semble trop imprudent de parcourir 2500 mètres à découvert.

DIMANCHE 11 JUIN

Vers 9 heures du matin, le temps est doux et il semble y avoir une relative accalmie des combats. Nous partons donc Mr Jeannette, sa fiancée et moi-même à Rosel pour chercher quelques victuailles. Après avoir traversé l'herbage muré de Mr Lefebvre, nous découvrons sur la plaine un char allemand brûlé. C'est alors que je trouve une grosse clé à molette « made in germany » que je mets dans mon carnier (à cette époque, les paysans portaient toute l'année une veste de chasse et transportaient dans leur carnier, casse-croûte, divers petits outils et bouteille de cidre...) Sans nous en rendre compte, nous avons franchi le front qui passe par Buron, Gruchy et Saint Louet, petit hameau d'Authie. Les allemands n'ayant pas suffisamment de soldats ont laissé l'herbage sans défense et c'est en prenant le chemin dit « La messe » situé derrière nous, entre le mur et la maison de Mme Guillot que l'on découvre avec stupeur une quinzaine de soldats sortant de terre. L'un d'eux nous fait signe de nous coucher. Nous avons sur nos manches des morceaux d'étoffe blanche et en levant mon bras je le prévient en allemand que nous sommes français. C'est alors qu'il fait un nouveau signe et que, muni d'une mitraillette, il tire dans notre direction. Nous sommes couchés entre les buttes d'un

champ de pommes de terre et les balles sifflent au dessus de nos têtes. Je me débarrasse alors de la clé à molette, réalisant que c'est un objet compromettant. Je demande à Mr Jeannette d'agiter son brassard blanc pour que les soldats ne nous tirent pas comme des lapins. L'allemand nous crie « Kommen ! » et nous maintient en joug. J'essaie de lui faire comprendre en allemand que nous allons à Rosel chercher quelques provisions. Il me coupe la parole et m'envoie m'expliquer auprès de son chef. Je dis à celui-ci que je vais chez mes parents à Rosel chercher quelques provisions. Il m'informe que cette direction est interdite et que les canadiens sont à 1500 mètres de nous. Fou de joie, je me maîtrise de mon mieux pour ne pas qu'il s'en aperçoive. Il m'indique ensuite avec son revolver la direction de Caen car celle de Rosel « Verbotten ». il nous laisse repartir. Je conseille à mes compagnons de ne pas se retourner (comme ça, s'ils tirent, ce sera dans le dos). Nous arrivons à la cave pâles comme des morts mais heureux d'annoncer la bonne nouvelle. A partir de ce jour, nous ne fîmes plus aucune tentative de sortie.

Ce même dimanche, les femmes ont décidé de dire ensemble les prières de la messe malgré l'absence du curé. Il en fut de même chaque dimanche. Dans cette situation, le seul soutien est le recours de Dieu. Lors des bombardements, tout le monde dans la cave récitait le chapelet. De plus, nous avons tous fait la promesse d'aller à la Délivrante pieds nus si nous sortions vivants de cet enfer. Ce pèlerinage a été effectué même par les non pratiquants, en printemps 1945.

LUNDI 12 JUIN

La journée s'annonce plus calme. Des obus sifflent bien au dessus de nos têtes mais peu éclatent sur Gruchy.

Nous constatons que bon nombre des ustensiles de cuisine déposés dans les communs de la ferme après usage sont percés par les éclats d'obus. Nous décidons alors de profiter chaque nuit du calme relatif pour visiter à nouveau les maisons afin de récupérer les outils de cuisine restants et de les stocker dans la cave. Cependant, nous finissons par manquer de casseroles et de faitouts qui se trouvent toujours

endommagés par les éclats d'obus. Il nous faut même à la fin nettoyer pour notre propre usage les chaudrons dont nous nous servions pour cuire la nourriture des cochons.

Le ravitaillement :

depuis le 8 juin, nous n'avons plus de pain (à cette époque, c'est l'aliment de base : un homme sans pain est un homme affamé) et le stock des biscuits secs réservés aux enfants est épuisé. Heureusement, nous disposons d'un moulin à farine et d'un tamiseur. Mr Lefebvre de son côté, possède encore quelques quintaux de blé. Nous préparons donc de la bouillie de farine de blé : les hommes les plus valides tournent le moulin à la main, les autres tamisent la farine. Nous disposons également d'un stock d'environ 150 kilogrammes de sucre. En effet, pendant l'occupation pour encourager cette production chaque planteur de betteraves recevait un kilogramme de sucre par tonne livrée. De plus, une mare située tout près de la cave attire les vaches qui viennent s'y abreuver. Nous en profitons pour les traire. Par chance l'écrémeuse de Mr Lefebvre est intacte et nous permet donc de confectionner de la crème et du beurre. Pour la viande, nous avons aussi des lapins dans les clapiers, trois porcs chez Mr Enouf et un veau gras appartenant à Mme Huard. Nous avons de plus des poules et au mois de juin la ponte est abondante. Pourtant leur nombre diminue de jour et jour à cause du pillage des allemands et des déflagrations des obus qui suffisent parfois à les tuer. Il en est de même pour tous les oiseaux : en cette période de nidification il est choquant de ne pas entendre le chant d'un moineau ou d'un merle. Apeurés et tout penauds comme lorsque l'hiver est rude, ils sont silencieux.

Pour ce qui est de la boisson, nous disposons de tonneaux de cidre et de calvados en plus de la fameuse réserve de Mr Enouf ! Nous cachons des bouteilles un peu partout. Dehors, il n'est pas rare de sentir le parfum d'anis d'une bouteille cassée par un éclat d'obus : le contraste avec l'odeur des charognes est saisissant !!

LES JOURS SUIVANTS :

Le 13 et le 14 juin sont assez calmes. Mais après ces quarante huit heures de répit, les obus s'abattent de nouveau sur notre hameau.

Le jeudi 15 juin, les canadiens intensifient les bombardements ; l'espoir d'une libération proche renaît. Ce matin là, alors que je retourne à la ferme pour donner à manger aux poules, j'aperçois un char allemand stationné rue du Ferrage. Dans la tourelle de celui-ci, gît un soldat allemand d'un certain âge. C'est le premier mort que je vois et je pense à sa famille qui ne le reverra plus. Le char ne semble pas trop endommagé et je pense que les allemands vont bientôt le réparer. De retour à la cave après avoir nourri les volailles, je fais part de ma découverte. Dans l'après-midi, j'apprends de Mr Onfroy qu'il y avait en fait deux cadavres. Toute la nuit les canons alliés bombardent l'endroit où est stationné le char.

Le lendemain 16 juin vers sept heures, je reviens à la ferme et le char est toujours là. A terre, les poules picorent dans une masse sanguinolente. Je suis surpris car la veille il n'y avait rien. En levant la tête j'aperçois un soldat allemand allongé sur le char : il semble jeune et bel homme. Du sang lui sort de la bouche, le nez et les oreilles. Un éclat d'obus lui a arraché la boîte crânienne, son cerveau gît à terre. Je reste insensible à cette vision. Je me surprends moi-même de mon indifférence dans ce climat de guerre.

De notre côté, c'est Mme Morin qui a trouvé la mort dans son abri. Elle n'avait pas voulu venir à la cave. Dès lors, les quelques autres qui avaient refusé de quitter leurs maisons nous rejoignent vu l'ampleur des bombardements.

A la ferme, les dégâts sont énormes et trois des quatre chevaux qui étaient dans l'herbage ont été tués. J'ai une pensée affectueuse pour ces bêtes qui m'ont accompagnées au travail.

Le samedi 17 juin, je trouve un mot sur la table de la ferme : la population d'Authie est contrainte par les allemands d'évacuer. Les agriculteurs abandonnent leurs cheptels. Un veau gras s'égare et arrive à Gruchy : il est très bien accueilli, cela va sans dire.

Le lendemain 18 juin, le char n'est plus là. Je monte au grenier pour approvisionner en orge les poules. En passant devant la trappe, je me rends compte que ma silhouette se découpe dans la trappe opposée, me rendant visible aux troupes alliées. Aussitôt une flamme surgissant à environ deux kilomètres en direction de Villons les buissons, suivie d'une déflagration, me fait comprendre que les alliés m'ont pris pour un allemand. C'est alors que je cours à toutes jambes, sous une pluie d'obus, me réfugier dans la cave.

Le lendemain, je constate sur place que le grenier est complètement détruit et que dès lors les volailles pourront se servir !

Le mardi 20 juin, un car de la Croix Rouge vient à Gruchy et évacue une cinquantaine de personnes. N'ayant plus de nouvelles depuis le 7 juin, nous nous posons beaucoup de questions au sujet de notre libération. Ils nous apprennent que le débarquement a bien lieu sur nos côtes, que Caen est presque totalement détruit et que les allemands résistent toujours très fortement. Ils nous informent également que depuis Caen, ils n'ont pas rencontré âme qui vive à Cussy, Saint Contest et Buron. Ils sont très étonnés que les allemands ne nous aient pas donné l'ordre d'évacuation. Ils peuvent faire un second voyage pour venir nous chercher mais nous sommes une soixantaine à décider de rester à Gruchy.

Nos relations avec les SS :

de temps en temps, un officier de trente ans environ venait nous rendre visite à la cave. Il paraissait sympathique et avait le sourire, une fois même, il a apporté du pain aux enfants. Il nous demandait à chaque fois quels étaient nos espoirs. Nous lui répondions que nous attendions la fin de la guerre pour pouvoir reconstruire nos maisons et cultiver à nouveau nos champs. Mais il n'était pas dupe et nous disait : « *Dites-le franchement, vous attendez les anglais !* ».

Parmi nous, il y avait une jeune fille, Mlle Jeannine, qu'il souhaitait emmener à Paris après la guerre pour lui offrir des parfums !

Une autre fois, plusieurs SS vinrent à la cave. Ils réclamaient des filles. Heureusement, une alerte les obligea à rejoindre leurs tranchées précipitamment. Ce jour-là les filles de Gruchy eurent très peur.

Les femmes ne sortaient pas de la cave. Les hommes qui sortaient pendant les rares accalmies leur rapportaient des vêtements et tout ce dont elles avaient besoin. Les allemands profitaient de ces moments plus calmes pour nous faire cuire des lapins et volailles pour eux. Ils n'étaient pas fins gastronomes et la cuisson à l'eau durait environ deux heures. Méfiants, ils nous obligeaient à goûter avant de manger eux-mêmes. Pendant les vingt huit jours ceci s'est répété quatre fois.

Les enfants jouaient dehors mais dès la moindre déflagration tout le monde redescendait quatre à quatre les quelques marches de la cave, provoquant des bousculades et des chutes.

Un autre jour, quatre jeunes SS nous ont rendu visite. Ils avaient des foulards en soie. Ma fiancée s'aperçut qu'ils les avaient confectionnés dans le tissu de la robe qu'elle portait pour la communion de sa nièce ! A cette époque, la soie était le seul textile en vente libre (sans ticket) mais était très chère. Les allemands fouillaient et pillaient nos maisons lorsqu'elles n'étaient pas détruites : nous retrouvions les meubles renversés, les draps et les couvertures avaient disparu, ainsi que les vêtements des hommes. Ceci nous laissait penser qu'il y avait des déserteurs parmi nos occupants. L'année d'après, nous avons retrouvé draps et couvertures pourris dans les abris creusés sur le front. En effet, à Rosel, au printemps 1944, le SS nous sont contraints à creuser des tranchées anti-chjar et à planter des « asperges à Rommel » : des troncs d'arbres de 25 à 30 centimètres de diamètre et de 3 mètres de haut, destinés à empêcher l'atterrissage des avions. Les arbres étaient abattus dans les parcs des châteaux et d'autres équipes encadrées par les allemands se chargeaient de les apporter dans la plaine et de creuser les trous. La plaine de Rosel n'était plus alors qu'une gigantesque toile d'araignée. Nous avons retrouvé après guerre, dans nos bonnes terres de limon, les vestiges des pièges, des tranchées et des trous de protection individuels faits d'une superposition de couches de bois, de draps et de terre, sur une épaisseur de 1 mètre à 1,20 mètre. Début 1945, j'ai travaillé un mois et demi durant à tout reboucher.

Le mercredi 21 juin, Mmes Capelle, Dolley et la bonne d'origine polonaise de Mr Lefebvre, sont volontaires pour traire la vingtaine de vaches qui s'abreuvent justement dans la mare. Mrs Desert, Dolley et moi-même nous nous chargeons de

rassembler les bêtes et de les maintenir immobiles pendant la traite. Certaines vaches ont pris l'habitude de venir se faire traire ainsi régulièrement. Par contre ce jour là d'autres vaches se sont jointes à elles mais n'ayant pas été traites depuis plusieurs jours elle ont les mamelles gonflées et souffrent de mammite : leur lait est « pourri ». C'est ainsi que Mme Dolley souille négligemment tout le bon lait en commençant à traire une de ces vaches malades sans changer de seau ! de mon côté, je suis occupé à traire une vache lorsque tout à coup, dans la propriété de Mr Enouf, trois obus éclatent sur la cime des arbres et un quatrième sur le perron de la porte d'entrée de la ferme, tuant ainsi la vache qui a souillé le lait ! Je m'abrite derrière celle que je tiens et Mme Dolley très courageuse continue sa besogne : l'obus est tombé à trente mètres de nous !

Il fait très beau le jeudi 22 juin. En m'approchant de la ferme, j'entends des bruits de tir à la carabine et des rires. Redoublant de prudence, j'entre par derrière dans la cuisine et assiste ainsi à un spectacle peu commun : cinq ou six allemands ont sorti des clapiers une quarantaine de lapins qu'ils s'amuse à abattre ! Je venais juste de voir d'ailleurs sur le chemin le chevreau de Mlle Lesaunier tué d'une balle dans la tête. L'un d'entre nous l'a d'ailleurs ramassé pour notre propre consommation. Dix minutes après mon retour à la cave des coups de feu sont tirés sur la ferme de Mr Lefebvre. Je pense alors que c'est une façon pour les allemands de marquer leur mécontentement à cause du chevreau. De plus, une demi-heure après des soldats nous apportent des lapins dépouillés pour nous les faire cuire. C'est encore pour nous une réserve de nourriture perdue.

Le vendredi 23 juin, nous décidons de sacrifier un des trois porcs de Mr Enouf. Les avis sont partagés : je pense qu'il faut tuer le plus gras mais certains ne sont pas d'accord. Après une heure de discussion, je décide de laisser mes compagnons choisir et je pars dans les fermes ramasser les œufs. A mon retour, ils ont tué le moyen car lorsqu'ils sont arrivés chez Mr Enouf, les allemands les avaient devancés et avaient tué le porc le plus gras ! le lendemain, voulant abattre le troisième porc, nous ne trouvons plus que sa tête : les SS ne semblent vraiment plus ravitaillés et doivent subvenir eux-mêmes à leurs besoins.

Ce samedi 24 juin un soldat allemand accompagné d'un autre d'origine polonaise vient nous prévenir qu'il faut évacuer. Comme nous refusons de parler allemand, c'est le soldat d'origine polonaise qui donne les ordres en polonais à la bonne de Mr Lefebvre, laquelle nous les retranscrit en français. Nous sommes tous atterrés de cette décision mais décidons de rester.

Le dimanche, alors que je reviens de la ferme, je me trouve nez à nez avec un jeune SS. Il dégaine son revolver et me demande ce que je fais là. Je lui explique que nous sommes réfugiés dans une cave depuis trois semaines et que je suis chargé de trouver de la nourriture pour tout le monde. Il décide de venir avec moi à la cave pour voir. En route, il m'offre des cigarettes canadiennes. Il m'informe que les allemands ont repris le bord de mer, que les alliés sont encerclés et qu'ils vont les détruire jusqu'au dernier. D'après lui, il n'y en a plus que pour quelques jours. Le jeune SS semble confiant et me raconte que le jour du débarquement, à Courseulles sur mer, il avait tué un canadien qui avait lui-même tiré sur un soldat allemand blessé qui se rendait ! Il raconte également qu'à Tilly sur Seules, ils avaient puni des partisans. En fait, j'apprends quelques mois plus tard, qu'ils avaient brûlé vif une vingtaine de civils ! Le jeune soldat est de plus en plus bavard et sortant de sa poche une petite boîte en fer blanc, il me montre les nouveaux médicaments qui lui ont permis de rester éveillé depuis trois nuits déjà ! En arrivant à l'entrée de la cave, je lui offre un verre de cidre, ayant pris soin de nettoyer auparavant le verre posé en permanence sur le tonneau. Il m'ordonne alors de boire le premier, ce que je fais avec la plus grande indifférence. Je lui demande alors s'il est informé que nous devons partir. Il me répond qu'il n'a pas entendu parler d'un tel ordre de la part de ses chefs. Je rentre donc rapidement dans la cave pour annoncer au plus vite la bonne nouvelle à mes camarades.

Nous espérons que notre libération se fasse au plus vite car les bombardements s'intensifient. Maintenant, en journée, de plus en plus d'obus tombent sur Gruchy. Le nombre d'animaux tués augmente de jour en jour. Les cadavres en putréfaction de ces bêtes sont déchiquetés par les éclats d'obus, dégageant une odeur pestilentielle et insoutenable. Le soir, quand la nuit est tombée et que notre hameau n'est plus la cible, nous nous risquons à regarder les balles

traçantes qui sillonnent le ciel. Vers le front, les fusées éclairantes illuminent toute la plaine. Il fait aussi clair qu'en plein jour.

Le 27 juin, le soldat allemand revient, toujours accompagné du polonais. Il est furieux que nous soyons toujours là et menace de nous tuer tous la prochaine fois qu'il viendra. Nous ne le prenons pas au sérieux. Nous décidons d'attendre mais nous sommes très inquiets... il nous semble insensé de partir sur la décision d'un seul soldat, d'autant plus que cela fait maintenant trois semaines que nous attendons et que la libération semble proche. Du moins, tel est notre espoir.

Le 29 juin, une patrouille canadienne a franchi le front à la tombée de la nuit. Nous entendons beaucoup de tirs de mitraillettes. Dans la cave personne ne parle : nous avons tous très peur. Nous entendons à nouveau une rafale de mitraillette, des hurlements (probablement ceux d'un allemand), puis plus rien... Le lendemain, nous voyons des traces de sang sur le sol de la pièce juste au dessus de la cave...

Ce même 30 juin, nous dormons tous lorsque l'on frappe à la porte avec insistance. C'est Mme Dolley qui ouvre si vite que le soldat n'a pas descendu trois marches qu'elle est déjà de retour à sa place. Ce soldat allemand a l'air épouvanté, il n'a plus de casque. Il avance dans l'obscurité, nous demande « Nicht kamaraden ? Nicht kaput ? » Nous lui répondons dans la négative. Le soldat ressort, se lave au puits près de la cave puis disparaît.

Devant l'épuisement de nos réserves, plusieurs réfugiés de Caen décident de partir. C'est le cas des familles Désert et Prieux qui rejoignent Buron avant d'être évacuées sur Caen.

Le dimanche 1^{er} juillet, Mr Grosmesnil nous demande d'aller cueillir dans son jardin des petits pois et les pommes de terre nouvelles. Nous sommes sept ou huit hommes à faire ce travail lorsque tout à coup un grand fracas nous fait tous nous mettre à plat ventre. C'est en fait juste un pan de mur qui vient de s'effondrer et il n'y a eu aucune explosion ! Nous rions d'avoir eu si peur.

Lundi 2 juillet, le bombardement est incessant. Nous préparons de la bouillie de blé dans un grand chaudron. Une grêle d'obus s'abat sur le hameau. Dans notre hâte nous n'avons pas remis le couvercle sur le chaudron : la bouillie, brûlée, est pleine de morceaux de bois et de tuiles. Affamés, nous la mangeons tout de même

recrachant presque à chaque bouchée les petits éclats qui craquent sous la dent : c'est atroce. De plus, notre réserve d'alcool s'épuise, la situation devient sérieuse.

Mr Delafontaine malade depuis quelques jours décède le soir du 3 juillet. Nous installons le corps dans la cave, une petite bougie et un chapelet dans les mains. A la tombée de la nuit le soldat accompagné du polonais revient. Descendant les marches de l'escalier en hurlant comme un fou, il engage son chargeur dans sa mitrailleuse et dit que cette fois-ci il va tous nous tuer. A ce moment, je me lève avec Mrs Lefebvre et Niquez pour lui annoncer la mort de l'un des nôtres. Nous avons beaucoup de chance car lorsqu'il aperçoit que le corps de Mr Delafontaine, il se calme aussitôt. Il nous annonce cependant qu'il reviendra demain à 9 heures, heure à laquelle nous devons tous être partis car il sait qu'une attaque va les obliger à quitter Gruchy et il ne veut pas que l'on donne des renseignements aux alliés. Nous décidons alors de respecter l'ultimatum étant donné notre situation, nos faibles réserves alimentaires et les risques encourus.

Vers quatre heures du matin nous entendons un bombardement dans la direction de Cheux, comme ce que nous entendions le 6 juin en direction de la côte. La canonnade qui dura quatre heures environ, semble se rapprocher de plus en plus. Volontaire avec Mr Niquez pour sortir vider les seaux hygiéniques, nous ne voyons pas à dix mètres et la fumée des obus nous prend à la gorge. En rentrant, juste au moment où je referme la porte, un mètre cube de pierres tombe derrière ! une heure après, tout est redevenu calme et nous espérons avoir été libérés. Hélas les allemands sont toujours là.

Il est temps à présent pour nous de partir. Mr Lefebvre offre son chariot à quatre roues que l'on atèle au cheval de Mr Niquez. Nous prenons quelques maigres effets personnels et nous partons. En chemin nous devons souvent dégager la route car des cadavres en décomposition jonchent le sol. C'est une tâche très désagréable d'autant plus que nous avons perdu toutes nos forces. Arrivés face à la ferme Guillot, quatre obus éclatent à quatre vingts mètres de nous. Effrayés, nous nous couchons dans la berne pleine d'orties ! Nous repartons, le visage en feu, munis de bâtons avec un chiffon blanc au bout pour prévenir les canadiens que nous sommes des civils. Ceux-ci reçoivent bien le message car maintenant les obus sifflent au

dessus de nos têtes mais tombent sur Carpiquet. Nous les remercions de leur gratitude.

Au carrefour des « quatre routes » un SS sortant de la plaine, les jambes écartées et les mains sur les hanches nous demande ce que nous faisons. Je lui réponds que nous partons pour Caen. Sachant les allemands naïfs, je lui dis que nous sommes pour les anglais mais que nous préférons pour le moment être en sa compagnie pour qu'il nous conduise entre les mines posées sur la route. Il accepte et nous accompagne jusqu'à Cussy. La route est jonchée de vélos, petites charrettes et autres remorques cassées et abandonnées.

Dans ce village, un drôle de spectacle s'offre à nos yeux. Il y a une intense activité. Des soldats du front nous reconnaissent. D'autres sont à moto et le bruit des moteurs nous plonge dans une vie que nous ne connaissions plus depuis un mois. Les fils téléphoniques sont à terre et les maisons sont détruites. Cependant les dégâts sont bien moins importants qu'à Gruchy. Les chefs allemands rendent les honneurs en criant « Heil Hitler ! » à des soldats gravement blessés, certains sont même à l'agonie.

Ils nous font mettre à l'abri dans l'étable de Mr Anne, en nous séparant d'un côté les hommes et de l'autre les femmes et les enfants. Du côté des hommes nous sommes onze. Je pense alors qu'ils vont nous obliger à enterrer leurs morts. Une sentinelle garde l'entrée de l'étable dont le sol est recouvert d'excréments. Un soldat allemand nous apporte onze cigarettes et nous dit que son chef nous autorise à repartir pour Caen et qu'il a donné des ordres par téléphone pour qu'on nous laisse passer. Nous devons prendre la rue d'Authie.

En route les femmes récitent le chapelet. Après deux kilomètres nous arrivons dans un camp retranché où se trouvent des chars, des auto-mitrailleuses et divers véhicules et divers véhicules. Dans ce camp allemand, les soldats portent des bérets noirs avec un écusson blanc représentant l'emblème de la mort : un crâne et deux tibias. Ils se moquent de nous, car nous récitons des prières, en imitant le bruit des mitraillettes. Occupé à observer leurs moindres mouvements, je ne vis pas sur ma droite plusieurs cadavres de jeunes soldats collés les uns contre les autres sur la berne.

Arrivés à Caen, nous sommes accueillis au lycée Malherbe (actuellement l'hôtel de ville) où l'on nous sert un très bon repas. Nous ne sommes pas beaux à voir : amaigris, couverts de poux et rongés par la dysenterie.

Après le repas, nous nous lavons. Nous partons ensuite à Saint Sylvain dans un car de la Croix Rouge, sur lequel flotte le drapeau français. A notre arrivée, qui se fait sans encombre, nous nous couchons dans la paille, où nous dormons sans entendre le moindre obus.

L'organisation pour les réfugiés est bonne. Les agriculteurs sont requis pour transporter les personnes âgées et nos maigres bagages. Les plus valides marchent à pied. Notre exode vers Trun est prévu en trois étapes. Cependant, arrivés sur place, toutes les maisons sont déjà occupées par les réfugiés caennais. C'est pourquoi nous reprenons la route, passant par Occagnes, Montgaroults, Carrouges, Pré en Pail, Saint Pierre des Nids, Villaines la Juhel, Bais, Evron, Meslay, Grez en Bouère, Miré et Tiercé. C'est ici que je m'arrête alors que d'autres continuent jusque dans les Deux Sèvres à Saint Martin de Touillaux. Dans toutes ces communes, nous avons trouvé des centres d'accueil dans lesquels nous avons mangé gratuitement l'éternel pot au feu et avons couché dans des granges et parfois aussi dans des lits (à Saint Pierre des Nids et à Meslay du Maine). De plus, la perception de Tiercé nous versait une indemnité de réfugié pour pouvoir vivre décemment.

A Gruchy, mis à part les 6 et 7 juin, nous ne voyions pour ainsi dire jamais d'avions. Nous étions vivement surpris de voir dans l'Orne des patrouilles de quatre appareils sillonnant le ciel en plein jour afin d'empêcher tout mouvement des troupes allemandes. Je me souviens d'ailleurs qu'une batterie SS, cachée dans un bois, eut un jour la malencontreuse idée de tirer sur une de ces patrouilles. L'avion visé se mit hors de portée et dans l'autre sens un appareil à double fuselage lâcha ses bombes sur la batterie, la réduisant aussitôt au silence.

Un autre évènement dans la Mayenne durant notre exode, nous effraya tout autant. Nous sortions tout juste d'une forêt lorsqu'une escadrille descendit en piqué sur nous. Au lieu de nous coucher, nous avons eu le bon réflexe de rester debout et d'agiter vivement nos bras, afin de faire saisir aux alliés que nous étions des

réfugiés. Ayant compris le message, ils remontèrent aussitôt en décrivant un cercle dans le ciel en guise de salut : Ouf ! Que nous étions heureux !

CONCLUSION ET REMERCIEMENTS

Je souhaite souligner que tous les faits que je viens de mentionner sont ceux que j'ai personnellement vécus. Bien sûr chacun d'entre nous fut témoin d'autres événements que je ne mentionne pas dans cet écrit : étant trop nombreux, les avis sur ces faits sont souvent divergents. Je m'en tiens donc strictement à ce que j'ai vu et ressenti, sans grossir ni minimiser toutes ces épreuves que nous avons subies.

Je tiens néanmoins à mentionner le courage de certains d'entre nous et en particulier celui de Mr Roger Désert qui avait fui Caen le 6 juin après le terrible bombardement aérien qui avait détruit sa maison. Il arriva le 7 juin à Gruchy. Il était aussi ami de la famille Huard et de plus, avait été mobilisé en 1940 avec mon beau-frère. Brancardier et infirmier de formation, il nous fut d'un grand secours. C'est d'ailleurs lui qui soigna le Père Leduc, gravement blessé le 7 juin lors de la contre-attaque des SS sur Authie et Buron, et avec son père, il le transporta à l'hôpital de Caen où il fut amputé d'un bras. Il s'occupa également du petit Guillot, lui faisant un garrot pour arrêter l'hémorragie de son talon arraché par un éclat d'obus. Agitant un chiffon blanc, il alla vers les soldats allemands pour leur demander de l'aide. Ces derniers lui répondirent qu'ils n'avaient même pas de médecin eux-mêmes et qu'il fallait évacuer notre blessé sur Caen. C'est ce que fit Roger Desert immédiatement car le pied de Jean Guillot était tout noir et nous craignons la gangrène. Le malheureux subit l'amputation de son pied. Ces deux voyages pour Caen furent très pénibles sous la mitraille, bombardements de toutes sortes et les contrôles des allemands très méfiants. Malgré tout, ces épreuves ont permis de sauver la vie de Jean Guillot et de Mr Leduc.

Roger Désert fut remarquable de calme dans ces moments de grandes émotions. Il nous entraînait ainsi à surmonter notre peur. Il fit de multiples travaux et notamment des pansements aux blessés légers qu'il savait reconforter. Volontaire pour toutes les actions dangereuses, il fit l'admiration de tous.

Je citerai également Georges Jeannette, Maurice Leduc, René Capelle, Charles Dolley, André Thouroude pour leur dévouement.

Un merci également aux frères Niquez qui s'acquittèrent de la lourde tâche de la cuisine et des nombreux problèmes que les SS leur imposèrent pour le ravitaillement.

Je dois aussi remercier plus particulièrement Mr Lefebvre qui mit sa cave à notre disposition, nous assurant ainsi une bonne sécurité. Il nous donna également du blé et du sucre, ce qui nous permit de survivre.

Gruchy fut détruit à 95% et les animaux furent tués dans la même proportion. Nous avons eu à déplorer, par suite directe des combats, la mort de Mme Morin, deux blessés graves (Jean Guillot et Mr Leduc). Par faute de soins, Monique Leduc et Mr Delafontaine succombèrent à des maladies pulmonaires.

LE RETOUR

Au mois de septembre 1944, un jeune homme du nom de Brisset me prêta son vélo pour que je me rende à Rosel chez mes parents. A Gruchy je constatais que nous n'avions plus rien : nos maisons souvent brûlées avaient été pillées. Il ne restait rien, pas même une cuillère ou une fourchette. J'ai réussi à me procurer cent litres d'essence en échange desquels un transporteur nous rapatria le 20 septembre.

Nous nous sommes réfugiés dans le château de Mr Blin et petit à petit nous avons remis la terre en culture. Il y eut encore des accidents causés par les mines laissées sur place.

En 1945 on nous attribua des baraquements en bois et nous avons placé des toitures en carton bitumé aux murs qui tenaient encore debout afin d'abriter également des bêtes, notamment des chevaux de l'armée allemande. Ces chevaux étaient si perturbés qu'il nous fallut recommencer le dressage !

Il nous fallut encore attendre jusqu'en 1951 pour que les fermes de Gruchy soient reconstruites.

Enfin, je profite également de cet écrit pour remercier tous ceux qui nous ont accueillis pendant notre exode et en particulier les familles Laigneau et Gautier qui

nous ont logés et reçus avec tant de gentillesse. A cette époque, nous étions jeunes et nous avons continué de lier amitiés avec leurs descendants : Mr et Mme Cherré et Mr et Mme Tardif de Daumeroy.

ENCORE UNE FOIS, MILLE MERCIS A TOUS !!

Je termine mon récit à la veille du cinquantenaire du débarquement afin qu'il reste dans la mémoire des générations à venir un souvenir de ce grand évènement que fut la libération.